

communiquer à un autre ; il reculait lui-même devant une pareille idée.

Pendant qu'Alonzo était ainsi en proie aux plus horribles combats avec sa conscience, son valet de chambre entra, et fut tout étonné de le trouver dans l'attitude d'un homme livré au désespoir, la tête appuyée sur sa main, et les regards sombres et fixés sur la table. Comme Alonzo, entièrement absorbé dans ses réflexions, ne s'était pas aperçu de la présence de cet homme, celui-ci se hasarda à lui demander à voix basse s'il lui plaisait de souper, que la comtesse et ses enfants l'attendaient depuis une heure. Alonzo se leva avec effroi comme un criminel pris sur le fait, et répondit avec colère : « Non ; je veux rester seul ; apporte de la lumière, quelques bouteilles de vin et deux verres.

— Deux verres ! répéta le domestique avec étonnement, parce que son maître venait de lui dire en même temps qu'il voulait être seul.

— Oui, deux verres, s'écria le comte en lui lançant un regard foudroyant ; dépêche-toi, et que je ne te revoie plus ce soir. »

Le domestique obéit en secouant la tête, comme s'il craignait que son maître n'eût perdu la raison ; puis il se retira.

CHAPITRE IV.

Pedro le musicien. — Horrible complot.

Le malheureux qu'Alonzo avait choisi pour l'exécution de son affreux projet était un jeune musicien d'un rare talent. C'est pourquoi le comte, qui, dans son amour du faste, ne regrettait aucune dépense et qui aimait les artistes, l'avait engagé à son service. L'emploi de cet habile chanteur consistait à se faire entendre lorsque son maître donnait des fêtes et de grands dîners ; il célébrait, en s'accompagnant du luth, les exploits des héros et des anciens chevaliers espagnols dans leurs combats contre les Arabes et les Sarrasins. Il avait la voix belle et sonore, et chantait toujours avec pureté et expression. Il savait surtout rendre avec beaucoup d'énergie les diverses passions qui formaient le sujet de ses chants : la joie et la douleur, la crainte et l'espérance, l'amour et la haine.

Du reste, Pedro avait un caractère gai, une belle figure et des manières prévenantes et agréables. Il s'habillait constamment avec beau-

coup de goût et de recherche. Son esprit était orné, car il avait fait quelques études; mais son talent pour la musique et l'admiration qu'il excitait partout l'avaient répandu dans toutes les sociétés, et il n'y avait pas de fête à laquelle il ne fût invité. Bientôt son amour pour la dissipation lui avait fait sacrifier les études sérieuses à son goût pour les arts et les plaisirs; à part cela, on ne pouvait lui reprocher que sa légèreté et son penchant à la causticité et au persiflage.

Ce jeune homme avait su gagner toute la confiance d'Alonzo. Il savait se plier à son humeur, prévenir ses moindres désirs, et le flatter de la manière la plus adroite. Aussi avait-il fini par s'insinuer tellement dans l'esprit du comte, qu'il lui était devenu indispensable. Il savait aussi se rendre agréable aux enfants d'Alonzo. Jamais il ne venait au château sans leur apporter quelques petits présents: aux jeunes comtesses, des rubans et des fleurs artificielles; aux jeunes comtes, de petits sabres et fusils d'un joli travail, mais incapables de nuire, parce qu'ils étaient en bois. Il enseignait aux petites demoiselles à faire les tricots le plus à la mode; il faisait des arcs et des flèches pour leurs frères, et leur montrait à tirer sur une citrouille à laquelle il donnait la forme d'une tête d'A-

rabe. Il inventait mille moyens de les divertir. Mais ce qui faisait le plus de plaisir aux enfants, c'était d'entendre les chants héroïques qu'il leur apprenait, et qu'il savait fort bien approprier à leur voix; ils l'écoutaient toujours avec une grande attention et avec un frémissement mêlé de plaisir: aussi se réjouissaient-ils plus de l'arrivée de l'aimable Pedro que de celle de leur père.

Le comte avait amené Pedro avec lui, mais Pedro n'était plus le joyeux chanteur d'autrefois. Pâle, défait et taciturne, il paraissait encore plus triste que son maître; il avait même oublié d'apporter aux enfants ses cadeaux d'habitude. Il fuyait la société, et cherchait les allées les plus sombres et les plus solitaires. Ce fut là qu'Alonzo le trouva, à minuit, assis au pied d'un antique mausolée, et faisant retentir l'écho de ses chants plaintifs.

« Comment! tu es encore ici à une heure aussi avancée! dit le comte. Quel singulier plaisir peux-tu donc trouver à ne confier les peines de ton cœur qu'à des rochers froids et insensibles? Viens avec moi, quittons ce lieu lugubre comme un cimetière. J'ai à t'apprendre des choses qui te feront entrevoir un plus riant avenir. Viens. » Il s'éloigna: Pedro le suivit en silence et la tête baissée.

Don Alonzo, avec son compagnon, traversa le long et étroit corridor qui conduisait à la tour, et il ferma soigneusement toutes les portes de fer qui en gardaient l'entrée. Enfin ils arrivèrent dans le cabinet du comte. Deux bougies placées sur la table répandaient dans la chambre une lueur blafarde; Pedro vit avec étonnement une épée nue placée entre les bouteilles et les verres.

« Assieds-toi, mon cher Pedro, lui dit le comte, j'ai besoin de m'entretenir avec toi, et cette heure m'a paru la plus convenable. Mais auparavant, regarde si j'ai bien fermé la porte du vestibule. Je suis si distrait! Pousse aussi le verrou de cette porte. Je voudrais qu'au lieu d'un, il y en eût sept, je te les ferais mettre tous. »

Pedro obéit, s'assit près de son maître, et attendit avec anxiété.

Alonzo versa à boire, et dit : « Commençons par boire un coup, nous en avons besoin tous les deux pour chasser nos tristes pensées. Trinquons, cher Pedro. A toi, le plus intime et le plus fidèle de mes amis!... » Pedro trinqua avec surprise, car jamais il n'avait vu son maître lui parler avec tant de familiarité.

Ils burent; Alonzo versait force rasades, mais ne s'expliquait point encore. Ce mystérieux

silence épouvantait Pedro et lui causait les plus fatales appréhensions. Enfin Alonzo lui dit : « Je me trouve dans une position affreuse, mon cher Pedro; tu es le premier homme à qui j'en aie fait confidence. Je suis sur le point d'être perdu d'honneur à la face du monde entier. Je ne pourrai survivre à ma honte. Je suis un homme ruiné; rien ne m'appartient plus dans ce château, pas une pierre, pas une tuile;... de tous mes biens, il ne me reste pas seulement ce qu'un cheval pourrait couvrir de son pied. Cela te surprend, mon cher Pedro; mais cela est vrai. Jusqu'à ce jour tu n'as vu autour de moi que l'abondance et la splendeur. Hélas! tout ce qui brille n'est pas or. Avant huit jours peut-être, je serai expulsé de ce château avec ma femme et mes enfants. Que deviendrons-nous? Songe quel doit être mon désespoir, et combien mon cœur paternel doit être déchiré. »

Cette confidence affligea tellement Pedro, que les larmes lui vinrent aux yeux.

« Tu pleures, fidèle ami, répéta le comte. Entends-tu les cris de ma femme et de mes enfants, quand ils se verront chassés de ce château et réduits à la plus affreuse misère? Eh bien! ce n'est pas tout; un plus horrible malheur m'est encore réservé. Je suis menacé de subir un affront mortel et irréparable; et voilà surtout ce

qui cause mon effroi. Non, je ne survivrai pas à ma honte : plutôt mourir que de perdre l'honneur. Dans cette affreuse position, j'ai recours à toi, mon bon, mon cher, mon bien-aimé Pedro. Tu es le seul être vivant en qui je veuille mettre ma confiance : tu peux, tu dois être mon sauveur.

— Moi ! s'écria Pedro avec une extrême surprise ; est-ce un rêve, Monseigneur ? votre douloureuse position vous a-t-elle troublé l'esprit ? Je ne possède rien au monde que mon talent et mon luth. Comment pourrais-je, moi pauvre diable, vous être utile en de telles circonstances ?...

— Tu peux beaucoup, beaucoup, tout ! non-seulement pour moi, mais aussi pour toi. Tu peux non-seulement m'être utile, mais devenir toi-même un homme riche, considéré, un noble enfin. Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Crois-moi, je ne plaisante pas ; l'état de mes affaires ne m'en donne nulle envie ; je parle sérieusement. Expliquons-nous sans détour, mon cher Pedro. Écoute-moi. Je connais parfaitement les secrets de ton cœur, quelque soin que tu aies pris de me les cacher. Ce n'est pas sans raison que tu es devenu si pâle et si mélancolique, et qu'au lieu de tes gaies chansons tu fais retentir les rochers de tes accents plaintifs. C'est la jeune

et belle demoiselle à qui tu donnas à Madrid des leçons de chant et de musique, qui est la cause de tes tourments. Tu rougis, tu crains que je ne te blâme de vouloir t'élever jusqu'à une demoiselle de naissance noble. Non, je ne te blâme pas, les vertus et les excellentes qualités de cette belle et jeune personne te justifient. Non-seulement tes secrets me sont connus, je sais plus encore : l'aimable Laure partage tes sentiments et n'hésiterait pas un instant à te donner sa main. Mais les sentiments et les volontés de ses parents s'y opposent, ils ne donneraient pas leur fille à un homme qui ne serait pas noble, eût-il tout l'or des deux Indes, et ils sont irrités au dernier degré du penchant de leur fille pour un pauvre musicien. Jamais ils ne consentiront à cette union. Bien plus, ils vont confiner la charmante Laure dans un château situé à 80 lieues de Madrid, chez une de ses parentes, où elle sera étroitement surveillée. Ainsi tu es sûr que jamais tu ne reverras ta bien-aimée. Tu soupîres, bon jeune homme, ne t'afflige pas. Je veux t'indiquer le moyen de devenir possesseur d'une seigneurie et d'obtenir des lettres de noblesse, à la faveur desquelles tu pourras facilement déterminer les parents de ta bien-aimée à t'accorder sa main. Je les ai sondés, et je connais assez positivement leur opinion à cet

égard pour pouvoir te la garantir. Maintenant, mon cher Pedro, il ne dépend que de toi de devenir propriétaire d'un château, gentilhomme et époux de la belle Laure. Dis, qu'en penses-tu?

— Toutes les choses que vous me dites aujourd'hui sont pour moi autant d'énigmes, répondit Pedro, et je ne puis vous comprendre. Les espérances que vous me faites entrevoir sont de beaux rêves, mais aussi rien que des rêves. Je suis et je resterai toujours le plus infortuné des mortels.

— Écoute, tu ne le seras bientôt plus, si tu le veux; écoute, Pedro, je veux te dire cela tout bas. » Le comte rapprocha son fauteuil de celui de Pedro, et lui dit à l'oreille d'une voix sourde et étouffée : « Ce petit garçon qui est malade est l'unique cause de ma détresse et de mon désespoir; il ne faut pas qu'il se rétablisse. Voilà tout; me comprends-tu? »

Pedro secoua la tête, Alonzo continua d'une voix plus basse encore : « Tu lui donneras un breuvage qui le guérira pour toujours. Que cet enfant de malheur passe dans l'autre monde! je suis comte d'Alvarès, et je t'abandonne ce château. »

Pedro bondit de surprise et s'écria : « Comment, moi! je deviendrais l'assassin de cet aimable enfant, qui ne m'a jamais fait le moi-

dre mal! Non, c'est trop affreux, non, jamais!

— Au nom de Dieu! reprit Alonzo, ne crie pas si haut, et écoute-moi. Écoute-moi surtout sans m'interrompre, et ensuite tu décideras. »

Alonzo épuisa alors tous les sophismes et toutes les ressources de son éloquence pour pallier l'horreur de ce forfait et déterminer Pedro, qui résistait toujours. Puis il continua ainsi :

« Encore une fois, je te le répète, cette action est moins condamnable que tu ne te le figures. Cet enfant est né avec une santé aussi faible que celle de ses parents; il porte dans son sein le germe d'une mort prématurée. S'il relève de cette maladie, ce qui n'est guère probable, combien de temps encore vivra-t-il? Une année tout au plus, peut-être pas six mois, peut-être pas seulement trois. »

Pedro répondit avec timidité : « Fernando est d'une constitution délicate, il est vrai, cependant je ne puis croire qu'il soit aussi faible que vous le dites. »

— J'en ai la certitude, reprit le comte. D'ailleurs, quoi qu'il en soit, qu'il vive cent ans, s'il le veut, cela me serait bien égal si j'étais dans une position moins affreuse. Mais la nécessité est pressante, le moment décisif, et le temps et l'occasion me favorisent. Personne ne trouvera

surprenant qu'un enfant que tout le monde savait être maladif depuis sa naissance, ait succombé aux attaques d'une fièvre violente. Pas le moindre soupçon ne saurait planer sur nous. Mais s'il vit encore huit jours, je suis perdu. Mon honneur, le bien de ma famille, tout est en jeu. Faut-il qu'un enfant chétif traîne sa fragile existence quelques semaines de plus, ou que mon honneur soit irrévocablement perdu, et ma femme et mes enfants réduits à la plus affreuse misère? En vérité, abrégér la vie de cet enfant, c'est abrégér ses souffrances, c'est plutôt un bienfait qu'un crime. Tu dois le concevoir?

— Ce que je conçois fort bien, dit Pedro, c'est qu'avec de belles paroles on peut donner aux choses les plus horribles une certaine apparence trompeuse. A vous entendre parler ainsi, certaines gens seraient tentés de croire que vous avez raison. Mais je sens au dedans de moi une voix qui ne saurait tromper et qui parle tout autrement. Mon cher maître, le Ciel m'en est témoin, votre infortune me navre le cœur. Si, pour vous sauver du malheur qui vous menace, il fallait donner mon sang et ma vie, je le ferais; mais ne me demandez pas de charger ma conscience d'un crime et de vous sacrifier le salut de mon âme. Oh! non, ne le demandez pas; je ne le puis.

— Eh bien! dit Alonzo en se levant brusquement et saisissant avec fureur l'épée qui était sur la table, puisque je ne puis te convaincre et obtenir de toi le service que je réclame, je veux mettre un terme à tout ceci. Il faut que je meure, ou que Fernando périsse; tu veux qu'il vive, laisse-moi donc mourir.»

En disant ces mots, il posa contre terre la garde de son épée et en dirigea la pointe vers sa poitrine.

« Arrêtez, au nom du Ciel! s'écria Pedro tout tremblant; il vaut mieux perdre l'enfant et vous sauver; je vous obéirai.

— Jure-moi donc d'exécuter ponctuellement mes ordres, quels qu'ils soient!... »

Pedro le jura; il était pâle comme la mort et une sueur froide coulait de son front. Jamais il n'avait encore éprouvé un pareil sentiment de terreur.

Quand il eut répété le serment qu'Alonzo lui dictait, une main sur l'épée et l'autre levée vers le ciel, Alonzo lui dit: « C'est bien! mais si tu changes de sentiment, si tu deviens parjure, tremble, je me vengerai.» En même temps il brandissait son épée au-dessus de la tête de Pedro, qui recula épouvanté.

Alonzo se remit à table, tendit la main à Pedro, et lui dit: « Courage, ne t'inquiète pas,

tout ira bien ; demain à la pointe du jour je pars pour Madrid , et j'emène toute ma famille. Ma femme fera quelques difficultés pour se séparer de son Benjamin ; mais par bonheur cet imbécile de barbier m'a déjà préparé la voie en répandant l'alarme. Elle sait que la petite vérole désolé nos contrées , et cette considération la déterminera sans doute à s'éloigner , de peur de compromettre la santé de sa famille. Si elle persiste à rester auprès de Fernando , et veut laisser partir les enfants avec moi , je saurai parler en maître et me faire obéir. Je la tranquilliserai , en lui disant que je te laisse ici pour avoir soin du petit malade , et je te donnerai , en sa présence , l'ordre d'envoyer chercher un médecin de Salamanque ; ce que tu te garderas bien de faire.

« J'ai encore une chose à te recommander , continua Alonzo : cette nuit , vers une heure ou deux , un cuirassier viendra en ordonnance m'apporter , entre autres dépêches , une lettre scellée du sceau royal. Ne te couche pas jusqu'à l'arrivée de cette dépêche ; reçois-la ; viens m'éveiller au point du jour , et n'oublie pas de dire au château qu'un exprès m'a remis une lettre du roi qui m'ordonne de me rendre à Madrid sur-le-champ. Ce sera un motif de presser notre départ et celui de mes gens. Tu restes

seul ici , avec une vieille domestique et le barbier , qui ne sauraient te gêner. Dans trois jours tu m'enverras une lettre cachetée de noir , bien touchante , bien sentimentale , pour m'annoncer la mort du jeune comte. Aie soin d'écrire ta lettre de manière que je puisse la faire lire à tout le monde. Si tu as des choses particulières à me dire , tu me les écriras sur un billet à part. De cette manière , personne ne se doutera de ce qui s'est passé. Je ferai faire un riche convoi , je deviendrai grand d'Espagne ; toi , tu seras possesseur d'un château et l'époux de la plus aimable femme du monde. Maintenant , adieu ! bonne nuit. »

CHAPITRE V.

Le départ. — Le poison.

Bien avant la pointe du jour , Pedro vint frapper à la porte du comte pour lui remettre la missive royale apportée par l'ordonnance. Dona Blanca s'était réveillée à ce bruit , et son époux lui dit : « Il faut que je parte à l'instant même pour Madrid ; nous partirons ensemble , hâte-toi de faire tes préparatifs de voyage.

— Mais, objecta la comtesse, est-il donc bien vrai que Fernando ait la petite vérole, et ne pourrais-je pas rester ici avec mes enfants?

— Comment ! s'écria Alonzo avec colère, tu veux sacrifier tous tes enfants à cet étranger? Tu veux donc les voir aveugles, boiteux, défigurés par la petite vérole?

— Eh bien ! pars avec tes enfants. Moi, je reste; je ne puis laisser seul ici ce pauvre petit dans l'état où il se trouve.

— Et si nos enfants ont déjà puisé auprès de lui les germes de la contagion, et qu'à leur arrivée dans la capitale ils soient attaqués de cette cruelle maladie, il leur faudra donc mourir privés des soins de leur mère?

— Alors, à la première nouvelle, je me mets en route pour les rejoindre.

— En voilà assez, reprit Alonzo avec humeur, ne me fatiguez pas davantage de vos objections. Dans une heure nous serons en voiture; je le veux!... Pedro, qui est très-attaché à cet enfant et qui en est aimé, restera auprès de lui, et il a l'ordre d'envoyer chercher le meilleur médecin de Salamanque: ainsi tu peux être tranquille; allons, fais tes préparatifs.»

La comtesse, qui depuis longtemps savait par expérience qu'on ne pouvait pas même essayer de résister à cet homme violent sans augmenter

le mal, ne répondit plus rien et se résigna à suivre ses ordres.

Dès que les enfants furent habillés, elle entra avec eux dans la chambre du petit malade. Quand le pauvre Fernando les aperçut tous en habit de voyage, il s'écria avec douleur: « Ah! mon Dieu! ma bonne maman, tu veux donc me quitter? Et vous aussi, mes frères, vous m'abandonnez et me laissez seul, tandis que je suis malade? Ah! restez, je vous en supplie; reste ici, ma bonne maman, si tu ne veux pas que je meure.

— Hélas! je ne le puis, mon cher Fernando, dit la comtesse en pleurant, je suis forcée de partir.» Fernando se mit à sangloter, et les enfants aussi. L'excellente Blanca embrassa tendrement le pauvre petit et lui donna sa bénédiction. « Console-toi, lui dit-elle, Dieu reste auprès de toi; il te sauvera. Nous prions tous pour toi.»

Les enfants vinrent ensuite lui dire adieu, en versant d'abondantes larmes, mais sans oser s'approcher de son lit. « Oh! s'écria douloureusement Fernando, ma maladie est-elle donc si dangereuse que vous craigniez de m'approcher? S'il en est ainsi, restez où vous êtes; pour tout au monde je ne voudrais pas que vous eussiez à souffrir ce que je souffre.»

La comtesse, touchée de l'attention délicate du jeune Fernando pour ses frères et ses sœurs, sentit redoubler ses larmes, et à peine eut-elle la force de lui dire en se détournant pour lui cacher sa vive émotion : « Nous nous reverrons bientôt.

— Non, jamais, dit Fernando d'une voix déchirante, jamais nous ne nous reverrons dans ce monde ! »

Elle voulut encore une fois s'approcher de lui, mais don Alonzo se présenta à la porte et cria d'une voix de tonnerre : « Est-ce bientôt fini ? La voiture est prête. » Il n'osa pas entrer ni s'approcher du lit de sa victime pour lui dire un dernier adieu, car, malgré sa dépravation, et quoiqu'il eût cent fois bravé la mort sur les champs de bataille, il n'avait point l'affreux courage de braver les regards d'un faible enfant dont il avait préparé la perte. Malgré lui sa conscience éprouvait le pouvoir des remords. La comtesse s'arracha avec peine du lit de son cher Fernando, puis entraîna ses enfants. La voiture partit, et le pauvre petit malade entendit retentir le bruit des roues sur le pont-levis du château.

Quand tout le monde fut parti et que Pedro se vit seul dans cet antique château où il devait consommer un crime, il commença à sentir une

frayeur inexprimable. Le silence qui régnait autour de lui l'épouvantait ; le bruit de ses pas sous ces voûtes sombres le glaçait de terreur. Il entra en tremblant dans la chambre de Fernando.

« Ah ! mon cher Pedro, lui dit l'aimable enfant, dont les yeux étaient encore humides de larmes, tu es bien bon de rester avec moi ; sans toi je serais totalement abandonné. Mais qu'as-tu donc, tu parais troublé ? Est-ce le départ de ma famille qui te chagrine, ou est-ce ma maladie qui t'afflige si vivement ? Oh ! je le vois dans tes yeux, il faut me résoudre à mourir. Mais ne t'en afflige pas. J'aurai cessé de souffrir, je deviendrai, comme le dit maman, un bel ange dans le ciel, je serai auprès du bon Dieu, et cette pensée me réjouit. Dis-moi, mon bon Pedro, elle te réjouit aussi, n'est-il pas vrai ? »

Pedro garda le silence. Les paroles de cet innocent enfant lui déchiraient le cœur. Hélas ! le malheureux ne pouvait plus songer aux joies du ciel, et il n'osait pas arrêter sa pensée sur les tourments de l'enfer. L'idée de tuer cet enfant, plein de candeur et d'innocence, le faisait frissonner, et ses cheveux se dressaient d'horreur. Mais il craignait encore moins l'enfer que le courroux d'Alonzo. Son âme était en proie à la plus horrible anxiété. Il se leva, sortit et se dit

à lui-même : « Non , je n'aurai pas le courage d'égorger cet infortuné. Essayons d'abord de nous procurer du poison, ensuite nous verrons. »

Il alla trouver le barbier Ambrosio , qui était en même temps le médecin et l'apothicaire du village. « Bonjour , bonjour , seigneur Pedro ; vous voilà déjà levé si matin ? Comment va notre petit malade ? Mais vous-même , qu'avez-vous ? Vous me paraissez bien pâle ! il paraît que vous avez besoin de mon ministère ; permettez-moi de vous tâter le pouls ; comme il bat avec violence ! Oui , décidément , vous avez la fièvre.

— Oh ! non ; ce n'est rien , seulement j'ai très-mal dormi la nuit dernière ; il y a tant de rats et de souris dans ce vieux château. Ne pourriez-vous pas me donner quelque drogue pour les détruire ?

Hum ! dit le barbier , j'avais une excellente composition pour corriger ces hôtes importuns , mais dans ce moment-ci je n'en suis pas pourvu.

— Vous devez avoir quelque autre poison dans votre boutique ?

— Non ! répliqua le barbier avec une humeur visible : le docteur de Salamanque , en visitant ma pharmacie , m'a enlevé toute espèce de drogue vénéneuse ; il ne m'a laissé que des médicaments anodins avec lesquels je ne puis presque rien faire.

— Mais ne sauriez-vous donc pas me procurer quelque poison ? j'en ai grand besoin.

— Et pourquoi ? demanda Ambrosio d'un air inquiet ; voudriez-vous par hasard vous suicider ; je vous ai trouvé si agité...

— Cher docteur Ambrosio , répondit Pedro avec finesse , je vois qu'il faut être sincère avec vous. Voyez , il s'agit tout uniment d'un pari. Un jeune seigneur , avec lequel je me rencontrai dernièrement dans une société , soutenait qu'à un homme de ma condition et qui n'est pas noble , on ne vendrait jamais du poison à quelque prix que ce fût. Cela me choqua , et je pariai six louis d'or que dans l'espace de cinq à six jours je me serais procuré une bonne dose de poison , soit liquide ou en poudre , n'importe. Et pour que vous soyez sûr que je ne vous trompe pas , que je vous dis la vérité , j'offre de partager avec vous le montant de la gageure. Tenez , voilà les trois louis , mais aussi trouvez-moi du poison tout de suite , sans quoi je perdrai mon pari. Quatre jours se sont déjà écoulés.»

Ambrosio jeta un regard de convoitise sur les pièces d'or ! quelque vaniteux et ridicule qu'il fût , il avait pourtant l'âme honnête , et s'il eût soupçonné l'usage que Pedro voulait faire de ce poison , il ne le lui aurait pas donné pour tous les trésors du monde.

« Eh bien ! dit-il , puisqu'il ne s'agit ici que d'une gageure , c'est autre chose. Quoique je n'aie pas de poison et que messieurs les apothicaires refusent de m'en vendre , je crois pourtant pouvoir vous en procurer. A quelques lieues d'ici , dans les montagnes , vit un vieil ermite qui , à ce que je crois , est venu de l'Orient , et qu'on dit un magicien , car il passe des journées entières à gravir les montagnes pour cueillir des plantes et ramasser des pierres ; puis il passe de longues nuits auprès d'un fourneau sur lequel il y a tantôt un creuset , tantôt un alambic. On voit aussi dans sa cellule un globe terrestre et une longue-vue pour observer les astres. Avec la connaissance qu'il a des plantes , je ne doute point qu'il ne puisse nous préparer un breuvage qui endormirait un homme jusqu'au jugement dernier.

— Allez voir votre ermite , mon cher docteur Ambrosio , lui dit Pedro , et hâtez votre retour ; surtout ne revenez pas les mains vides. Pendant ce temps , je prendrai soin de notre petit malade. Hier vous l'avez si bien pourvu de médicaments , qu'il en a au moins pour huit jours. Je suivrai vos ordonnances à la lettre , et je lui en ferai prendre toutes les demi-heures. »

■ Ambrosio prit sa perruque , son chapeau à trois cornes , sa canne , et s'en alla à l'ermitage ,

promettant de revenir vers le soir , tandis que Pedro , toujours absorbé dans les pensées les plus sombres , regagna le château.

Il s'applaudissait d'avoir ainsi trompé Ambrosio ; il parvint aussi à se tromper lui-même. « Sans doute , disait-il , la mort de cet enfant est un grand malheur ; mais la mienne et celle d'Alonzo , qui me tuerait avant de périr , et la ruine de cette noble famille si intéressante , seraient aussi de grands malheurs , et l'on ne peut éviter ceux-ci qu'en se résignant à celui-là ; d'ailleurs je suis lié par un serment , et Dieu punit le parjure. » On lui avait enseigné pourtant qu'un serment qui mène à l'homicide est un outrage à Dieu , qui défend l'homicide , et qu'il n'est point permis de commettre un crime pour éviter un malheur ; mais si Pedro avait consciencieusement examiné le fond de son cœur , il aurait reconnu que le désir de posséder un château et d'épouser une noble demoiselle était le seul motif qui le déterminait à se charger d'un lâche assassinat.

CHAPITRE VI.

Une journée d'anxiété.

Lorsque Pedro rentra, Fernando l'accueillit avec amitié et lui demanda d'un air chagrin : « Où as-tu donc été, mon cher Pedro ? voilà plus d'une heure que je ne t'ai vu. »

— Je suis allé parler au médecin pour toi.

— Mon bon Pedro, je te remercie de ton attention : et que t'a dit le médecin ?

— Il espère que tu seras bientôt guéri ; mais il te recommande de prendre bien exactement les remèdes que l'on te donnera.

— Eh bien ! apporte-moi la potion ; je dois en prendre toutes les heures, et il s'est déjà écoulé près d'une heure et demie. »

Pedro lui présenta la médecine : Fernando la prit courageusement et sans manifester le moindre dégoût, et le remercia de la manière la plus affable. Pedro s'assit auprès de son lit. L'amitié de ce charmant enfant, qui autrefois lui faisait tant de plaisir, l'attristait aujourd'hui profondément. Le regard candide et confiant de Fernando lui perçait le cœur, il ne put le

soutenir, se leva précipitamment, et sortit. Il errait, tremblant d'épouvante, sous les sombres voûtes du château ; il parcourait tous les appartements, la cour et le vaste jardin ; puis revint dans la chambre du petit malade ; mais là, plus que partout ailleurs, il ne pouvait rester tranquille.

Il ne trouvait de repos nulle part ; il ne pouvait ni boire ni manger ; un fantôme semblait le poursuivre. Son affreux projet anéantissait en lui la paix du cœur ; le jour lui paraissait d'une longueur désespérante. « Non, jamais, soupirait-il, je n'avais imaginé que je passerais des moments aussi affreux ; » et plus le soir approchait, plus il sentait redoubler son angoisse. Il éprouvait une anxiété semblable à celle que ressent le criminel qui voit approcher le moment du supplice.

Il allait souvent à la fenêtre, et fixait ses yeux sur le chemin par où devait arriver le barbier ; mais il ne le vit pas. Il revint encore s'asseoir près du lit de Fernando. « Pourquoi, mon cher Pedro, lui demanda l'enfant, tardes-tu si longtemps à me donner la potion ? l'heure est écoulée déjà depuis dix minutes. »

Pedro se leva pour l'aller chercher. Il l'avait placée dans la chambre voisine, sous prétexte de la mettre au frais, mais dans l'intention vé-

ritable d'y pouvoir mêler plus facilement le poison sans que l'enfant pût s'en apercevoir. Il apporta la potion dans une tasse de porcelaine. En pensant au poison qu'il devait présenter à l'innocent enfant dans cette même tasse, il frémit au point qu'il devenait tout tremblant. Fernando but et lui rendit la tasse vide, en lui disant avec un doux sourire : « Dieu veuille te récompenser de tout ce que tu fais pour moi ! »

Ces mots frappèrent Pedro comme un coup de foudre.

« Oui, pensa-t-il, de tout, conséquemment aussi du meurtre que je prémédite. » Il tressaillit, et ne put s'empêcher de pousser un profond soupir.

« Qu'as-tu donc aujourd'hui, mon cher Pedro ? lui demanda Fernando ; depuis ce matin je te trouve un air singulier, et à présent même tu as un air effrayant. A te voir ainsi, on dirait un spectre ou bien la mort qui se tient près de mon lit. Tu n'es plus le même. Je crains que tu ne sois malade, plus malade encore que moi.

— C'est bien possible, » répondit Pedro en se retournant et sortant avec précipitation. « Hélas ! s'écria-t-il quand il fut éloigné, c'est pourtant la vérité ce que j'ai entendu dire : *Il n'est pas de poison, si violent qu'il soit, qui fasse dans le corps de l'homme autant de ravages qu'une*

mauvaise action en fait dans son âme. Si celui qui médite un crime ressent déjà d'aussi poignantes angoisses, que ne doit-il pas ressentir quand il l'a consommé ! »

Il essuya la sueur froide qui baignait son visage, et s'approcha de la fenêtre pour respirer un air plus frais. Il vit alors venir le barbier, et se hâta d'aller à sa rencontre ; puis, le tirant à l'écart : « Donne-moi vite, lui dit-il à voix basse, le poison que tu m'as apporté.

— Je n'apporte rien, répondit Ambrosio ; le vénérable ermite n'a point voulu m'en remettre.

— Rien ! s'écria Pedro avec effroi ; car il craignait que la demande du barbier n'eût excité quelque soupçon. Et pourquoi donc ? continuait-il, qu'a dit l'ermite ?

— Ah ! l'ermite m'a dit qu'il fallait qu'il en préparât, et qu'il l'apporterait lui-même demain.

— C'est bon, répliqua Pedro, qui ne savait s'il devait s'affliger ou se réjouir de ce contretemps. Je te remercie de ta peine. Adieu, bonne nuit. »

Mais Ambrosio voulut encore voir le petit malade ; il l'observa longtemps avec attention, lui tâta le pouls avec un grand sérieux et non sans avoir, selon son habitude, secoué la tête et

haussé les épaules; puis il se retira sans mot dire. Pedro l'accompagna et lui demanda: « Eh bien! qu'en pensez-vous? »

— Cela va mal, très-mal, répondit Ambrosio; il y a de forts indices d'une mort prochaine, et je ne crois pas que l'enfant soit encore en vie demain. »

A ces mots, Pedro se sentit soulagé d'un poids énorme. « Si cet enfant meurt sans ma participation, est-il un homme plus heureux que moi? Je suis dispensé d'avoir recours à un moyen qui me fait horreur, et j'obtiendrai la récompense promise, car je persuaderai à mon maître que c'est moi qui ai abrégé ses jours et qui lui ai procuré le riche héritage après lequel il soupire; alors mes engagements se trouvant remplis, il tiendra sa parole, et ce château est à moi. »

Il rentra et s'assit auprès du lit avec plus de tranquillité. Fernando le regarda avec un doux sourire, et lui dit: « A la bonne heure! te voilà bien changé; tu n'as plus l'air sinistre comme tantôt; maintenant tu as au moins une figure humaine. N'est-il pas vrai que tu te trouves mieux? Quant à moi, je me sens bien faible et bien abattu. »

Pedro lui souhaite une bonne nuit, et après avoir allumé une petite veilleuse, il alla dans le

cabinet voisin et se jeta tout habillé sur son lit. Comme il n'avait pas dormi de toute la nuit précédente et que les angoisses du jour avaient épuisé ses forces, il ne tarda pas à succomber au besoin du sommeil.

CHAPITRE VII.

L'assassinat.

Pedro passa une nuit affreuse. Tantôt il rêvait que Fernando empoisonné expirait dans d'horribles convulsions, et que lui-même, découvert et condamné, marchait à l'échafaud à travers la foule indignée qui le montrait du doigt et le maudissait; tantôt, recueillant le fruit de son crime, il se montrait sur un char brillant au peuple émerveillé, ou donnait un banquet splendide à une foule adulatrice, ou conduisait à l'autel sa fiancée étincelante de diamants. Ces rêves flatteurs éclipsèrent les songes sévères; il se réveilla ivre d'ambition. L'aurore commençait à paraître; il alla examiner Fernando; celui-ci avait les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, le visage pâle et baigné de sueur. « Bon! pensa Pedro, c'est la sueur de la mort...; cette